CONGRÈS ET ASSEMBLÉE DE LA CMIS

AU CŒUR DU MONDE
QUELLE PROPHÉTIE D'ESPÉRANCE ?

Madrid, 18-22 août 2026

VIVRE À L'INTÉRIEUR

Votre place
est de « rester à l'intérieur »,
comme une présence transformatrice
au sens évangélique.
(Pape François, 23 octobre 2017)

1. Introduction

Dans l'encyclique *Magnifica humanitas*, le pape Léon XIV écrit : *« … le dialogue avec le monde n'est pas pour l'Église une option tactique, mais une forme concrète de sa mission, parce que l'Évangile, comme le levain, peut transformer de l'intérieur les structures de la vie commune et ouvrir des chemins vers une humanité plus grande »*[1].

Je crois que ce passage a beaucoup à nous dire aujourd'hui, alors que nous entrons dans le temps de l'Assemblée de la CMIS. Les Instituts séculiers peuvent reconnaître dans ces paroles du Souverain Pontife de nombreux traits de leur manière d'être et d'agir dans l'Église : contribuer, de l'intérieur, à la transformation du monde, afin que l'Évangile vécu fasse fermenter le cœur des personnes, des peuples, des tissus culturels, des structures de la vie commune, des paradigmes sociaux, des archétypes et des dynamiques qui soutiennent l'existence personnelle et collective, et qu'il ouvre des chemins vers une humanité plus grande.

À partir de ce passage dense de *Magnifica humanitas*, je voudrais partager avec vous quelques réflexions sur la consécration séculière, en utilisant un registre davantage évocateur que conceptuel. Nous nous laisserons inspirer par quelques images et quelques paroles.

2. La semence et le levain

S'adressant aux participants à la Conférence mondiale des Instituts séculiers en 2022, le pape François s'exprimait ainsi :

« Que votre service soit celui de la semence, le service du levain, le service caché et, en même temps, évident, qui sait mourir au cœur des événements – y compris ecclésiaux – afin qu'ils puissent changer de l'intérieur et porter des fruits de bien »[2].

Les images de la semence et du levain nous parlent d'une petitesse vitale, capable de s'enfoncer dans la terre ou dans la pâte et, d'une certaine manière, d'en activer la force génératrice. Ce sont des images bien éloignées de toute représentation d'autosuffisance, de puissance, d'ostentation et de vacarme.

À eux seuls, la semence et le levain ne produisent ni vie ni nourriture ; ils s'insèrent volontiers dans la terre ou dans la pâte et c'est là, à l'intérieur, dans le secret, que se réalise l'union féconde entre leurs forces vitales et celles de la matrice qui les a accueillis, et que quelque chose de nouveau commence à grandir.

La dynamique du Royaume trouve précisément dans ces processus humbles une représentation lumineuse, animée par une énergie douce, fidèle et patiente, comme l'Amour qui transforme de l'intérieur.

Nous croyons à la force du Royaume, qui se développe à partir de la petitesse d'un grain de moutarde, comme une semence qui, une fois semée, germe et grandit (cf. Mc 4, 26-32). Alors que le bruit de la confusion nous entoure, le bien grandit silencieusement à partir de la terre.[3]

Lors de l'Angélus du 19 juillet 2026, le pape Léon XIV, commentant les paraboles du bon grain et de l'ivraie, du grain de moutarde et du levain dans la farine (cf. Mt 13, 24-43), nous rappelait :

« À travers ces récits, Jésus nous met en garde contre la tentation de penser Dieu comme une figure puissante qui s'impose par la force, qui occupe l'espace pour dominer, qui arrive de manière triomphante. Au contraire, Dieu préfère la petitesse, signe de son amour discret, qui nous laisse libres de l'accueillir ou de le refuser, qui cherche à se frayer un chemin même au milieu de l'ivraie, qui agit de manière cachée et invisible comme la plus petite de toutes les semences et qui fait lever la pâte sans faire de bruit »[4].

Le Saint-Père avait soin de souligner :

« À travers ces paraboles, Jésus nous dit quelque chose d'important sur la manière dont Dieu agit dans notre vie et dans l'histoire. Parfois, nous attendons quelque chose de spectaculaire ; nous désirons un Dieu qui intervienne d'en haut en arrachant immédiatement l'ivraie du mal. Nous imaginons un Dieu fort et puissant et, malheureusement, nous adaptons aussi à cette image notre manière d'être chrétiens et d'être Église.

Or, le Royaume de Dieu se répand aussi au milieu de l'ivraie et nous demande un regard capable de percevoir le bien qui germe même au milieu des ténèbres du mal, sans tout juger immédiatement ; il vient comme la plus petite des semences et demande donc la patience de savoir accompagner les processus, en le reconnaissant dans la petitesse du quotidien et dans la simplicité de la vie ordinaire ; il grandit de manière invisible comme le levain dans la farine et, ainsi, il nous libère du découragement et nous invite à avoir confiance même lorsque nous avons l'impression que Dieu est absent. Car, en réalité, il nous accompagne toujours et son amour est toujours à l'œuvre pour nous.

Ce style de Dieu doit également devenir notre manière, comme individus et comme Église, d'habiter la réalité qui nous entoure.

Nous sommes appelés à adopter un style évangélique, sans nous opposer précipitamment par des jugements arrogants, sans nous imposer par le pouvoir et la force, sans perdre confiance dans l'œuvre de Dieu.

Il s'agit – disait le cardinal Ratzinger – de nous soumettre à la logique de la semence, qui n'est pas celle du succès et de la grandeur, mais qui nous demande de nous faire petits et de servir la vie des personnes (cf. Discours au Congrès des catéchistes et des professeurs de religion, 10 décembre 2000).

De cette manière, nous-mêmes deviendrons comme une petite semence de l'Évangile qui germe et comme un levain d'amour qui transforme la pâte du monde »[5].

La consécration séculière devient ainsi un lieu vital où la logique de la semence, qui prend corps dans des existences qui germent comme un petit grain de moutarde et font grandir la vie comme le levain dans la pâte du monde, rappelle à l'Église le style de Dieu, le style de l'Évangile, le style de Jésus, Verbe fait chair, né d'une Femme, Dieu avec nous.

3. À l'intérieur et jusqu'au fond

Dans la Lettre *Consécration et sécularité*, publiée par la Congrégation pour les Instituts de vie consacrée et les Sociétés de vie apostolique en 2017, nous lisons :

« Il n'existe pas dans la vie un espace du sacré et un espace du profane, un temps pour Dieu et un temps pour les grands et petits événements de l'histoire. Le monde et l'histoire sont histoire du salut. C'est pourquoi les membres des Instituts vivent comme des contemplatifs dans le monde, à côté de chaque homme, avec sympathie et à l'intérieur de chaque événement, avec la confiance et l'espérance qui découlent d'une relation fondatrice avec le Dieu de l'histoire.

Pour cette raison, demeurer dans le monde est le fruit d'un choix, une réponse à un appel spécifique : c'est assumer cette dimension du "rester à l'intérieur", du "rester à côté", du regarder le monde comme une réalité théologique, dans laquelle s'entrelacent dimension historique et dimension eschatologique.

Cela exige un développement notable de cette qualité humaine, tant proclamée aujourd'hui, qu'est la capacité de participer avec l'autre. Une participation responsable et généreuse, que nous pourrions définir, avec une expression plus simple, comme la capacité à ***vivre à l'intérieur*** *:*

- *À l'intérieur du cœur […]*
- *À l'intérieur de la maison […]*
- *À l'intérieur des structures […]*
- *À l'intérieur des situations […]*
- *À l'intérieur de l'histoire […] »*[6].

3.1 Jusqu'aux racines

Je voudrais ici explorer brièvement avec vous un aspect particulier de ce « vivre à l'intérieur », qui concerne spécialement l'évangélisation.

Dans *Evangelii nuntiandi*, nous lisons :

« Les laïcs, que leur vocation spécifique place au milieu du monde et à la tête des tâches temporelles les plus diverses, doivent exercer par là même une forme singulière d'évangélisation.

Leur tâche première et immédiate n'est pas l'établissement et le développement de la communauté ecclésiale – qui est le rôle spécifique des Pasteurs – mais la mise en œuvre de toutes les possibilités chrétiennes et évangéliques cachées, mais déjà présentes et agissantes dans les réalités du monde.

Leur domaine propre d'activité évangélisatrice est le monde vaste et complexe de la politique, de la réalité sociale, de l'économie ; mais également de la culture, des sciences et des arts, de la vie internationale, des moyens de communication sociale »[7].

Dans son discours au Conseil exécutif de la Conférence mondiale des Instituts séculiers, le 25 août 1976, saint Paul VI avait explicitement affirmé que les Instituts séculiers devaient également considérer ce paragraphe de *Evangelii nuntiandi* comme leur étant adressé[8].

La référence à *« la mise en œuvre de toutes les possibilités chrétiennes et évangéliques cachées, mais déjà présentes et agissantes dans les réalités du monde »* mérite, me semble-t-il, une réflexion ultérieure, également à la lumière d'autres éléments de *Evangelii nuntiandi*.

Saint Paul VI voyait dans la fracture entre l'Évangile et la culture *« le drame de notre époque, comme ce fut aussi celui d'autres époques »*, et soulignait :

« il faut évangéliser – non pas de façon décorative, comme par un vernis superficiel, mais de façon vitale, en profondeur et jusque dans leurs racines – la culture et les cultures de l'homme […], en partant toujours de la personne et en revenant toujours aux relations des personnes entre elles et avec Dieu »[9].

Il précisait :

« Évangéliser, pour l'Église, c'est porter la Bonne Nouvelle dans tous les milieux de l'humanité et, par son influence, transformer de l'intérieur, rendre neuve l'humanité elle-même : "Voici que je fais toutes choses nouvelles" »[10].

Et il poursuivait :

« Des milieux de l'humanité qui se transforment : pour l'Église, il ne s'agit pas seulement de prêcher l'Évangile dans des régions géographiques toujours plus vastes ou auprès de populations toujours plus nombreuses, mais aussi d'atteindre et pour ainsi dire de bouleverser par la force de l'Évangile les critères de jugement, les valeurs déterminantes, les points d'intérêt, les lignes de pensée, les sources inspiratrices et les modèles de vie de l'humanité, qui sont en contraste avec la Parole de Dieu et le dessein du salut »[11].

Arrêtons-nous un instant sur notre compréhension du terme « culture ».

Le concept lui-même, d'origine anthropologique, n'a pas une définition unique. Il a évolué au cours du temps et peut être analysé selon une multitude de perspectives différentes. Sr Adriana Milmanda, SSpS, propose d'utiliser la définition suivante :

« Manière de vivre d'un groupe de personnes – comportements, convictions, valeurs et symboles – qu'elles acceptent généralement sans y réfléchir et qui se transmettent par la communication et l'imitation d'une génération à l'autre »[12].

Dans la définition du Concile Vatican II :

« Par le terme générique de "culture", on entend toutes les choses par lesquelles l'homme affine et développe les multiples capacités de son âme et de son corps ; s'efforce de soumettre l'univers lui-même par la connaissance et le travail ; humanise la vie sociale, aussi bien dans la famille que dans l'ensemble de la société civile, grâce au progrès des mœurs et des institutions ; enfin, au cours du temps, exprime, communique et conserve dans ses œuvres les grandes expériences et aspirations spirituelles, afin qu'elles servent au progrès d'un grand nombre et même de tout le genre humain »[13].

Il me semble également utile de rapporter la définition plus élaborée de Carrier, qui cherche à comprendre et à approfondir ce que véhiculent d'autres définitions :

« La culture est tout l'environnement humanisé par un groupe, c'est-à-dire sa manière de comprendre le monde, de percevoir l'homme et son destin, de se divertir, de s'exprimer à travers les arts, de transformer la nature par les techniques et les inventions. La culture est le produit du génie de l'homme, pris dans son sens le plus large ; elle est la matrice psychosociale qu'une collectivité crée consciemment et inconsciemment : elle est son cadre d'interprétation de la vie et de l'univers ; sa représentation propre du passé et son projet d'avenir, ses institutions et ses créations typiques, ses habitudes et ses croyances, sa manière originale de communiquer, de produire et d'échanger des biens, de célébrer, de créer des œuvres révélatrices de son âme et de ses valeurs intimes.

La culture est la mentalité propre que chaque individu acquiert en s'identifiant à une collectivité ; elle est le patrimoine humain transmis de génération en génération. […] Étant un phénomène de psychologie collective, elle comporte une large part d'inconscient, des aspects que des observateurs extérieurs peuvent souvent percevoir avec davantage d'acuité que les membres du groupe observé »[14].

Un aspect significatif qui ressort des différentes définitions est que la culture n'est pas une collection amorphe de coutumes, de valeurs, d'institutions et de techniques, mais un ensemble unifié, une structure possédant sa propre logique et sa propre dynamique interne.

Elle exprime et explique la manière d'être au monde d'un peuple ou d'un groupe social déterminé, depuis son interprétation de l'univers et de la vie jusqu'aux usages et aux techniques qui caractérisent la vie individuelle et sociale quotidienne.

Ce sont précisément ces structures et ces dynamiques internes, également exprimées dans les institutions et les organisations extérieures, qu'il est indispensable de garder présentes à l'esprit pour notre propos.

« Connaître une culture est très difficile. Pour illustrer cette difficulté, on la compare habituellement à un iceberg, dont seulement 10 % de la surface est visible, tandis que 90 % se trouve sous l'eau.

De la même manière, les éléments matériels de chaque culture – vêtements et aliments typiques, objets traditionnels, danses, etc. – constituent les 10 % que nous pouvons facilement voir, entendre, sentir, nommer.

Dans les 90 % restants, qui correspondent aux éléments immatériels, nous pouvons à leur tour distinguer trois niveaux :

- *un premier niveau partiellement visible, auquel nous pouvons accéder lorsque nous le recherchons intentionnellement : ce qui se trouve derrière le langage, les styles de communication, les styles de leadership, de résolution des conflits, etc. ;*
- *un deuxième niveau, celui des valeurs centrales, auquel nous accédons avec beaucoup de difficulté et d'introspection ;*
- *un troisième niveau, celui des présupposés fondamentaux, qui est si profond et inconscient que nous ne pouvons réellement le connaître : c'est ce que nous considérons comme "normal", comme "allant de soi" »*[15].

Dès lors, évangéliser *« de manière vitale, **en profondeur et jusqu'aux racines**, la culture et les cultures »*[16] signifie atteindre les critères, les valeurs, les centres d'intérêt, les lignes de pensée, les sources d'inspiration, les modèles de vie, c'est-à-dire les structures et les dynamiques culturelles internes, incarnées dans les personnes concrètes et dans les peuples, et également exprimées dans les structures sociales et relationnelles :

« Toutes les cultures sont caractérisées par des mythes, des métaphores et des valeurs fondamentales particulières. La croissance et le changement adviennent lorsque, grâce à la réflexion et aux intuitions, les métaphores essentielles qui dirigent la vie émotionnelle, relationnelle et morale sont amenées à la conscience et sont réencadrées ou remplacées par de nouvelles métaphores, plus compréhensives et plus libératrices.

Nos histoires donnent forme à notre vie et seules de nouvelles histoires, ou des histoires anciennes renouvelées, peuvent redonner forme à notre manière de vivre. Le mystère pascal du Christ, sa mort sacrificielle pour la vie des autres, doit devenir une métaphore centrale qui défie la division et l'exclusion dans une communauté interculturelle »[17].

Ce que Hoare dit à propos de la formation de communautés interculturelles peut également s'appliquer à l'évangélisation de la culture.

Atteindre les valeurs fondamentales d'un peuple, ses mythes, ses métaphores structurantes, n'est ni une question de technique ni simplement une question de coexistence.

C'est avant tout un **don** de l'Autre et de l'autre, qui peuvent ou non inviter l'évangélisateur à franchir le seuil de la connaissance superficielle des usages, des coutumes et des techniques pour accéder au cœur vivant de l'identité d'un peuple.

C'est également une **tâche** de l'évangélisateur qui, conscient de sa propre ignorance du monde de l'autre, peut, avec humilité, gratitude, émerveillement et désir d'apprendre, accepter l'invitation de l'autre à entrer dans sa maison, à « s'enfoncer » jusqu'aux racines vivantes, jusqu'aux fondements de sa « maison ».

S'approcher avec respect et empathie des dynamiques vitales d'une culture exige également une sensibilité anthropologique et spirituelle qu'il est plus facile d'acquérir lorsque l'on possède une certaine familiarité avec l'humain et avec le divin, et lorsque l'évangélisateur est prêt à s'immerger dans le monde de l'autre, à ressentir avec l'autre, à aller en profondeur, jusqu'aux racines vivantes des cultures, à travers l'écoute, le respect, l'empathie, la participation, accompagnés d'un authentique discernement spirituel.

3.2 À l'intérieur du conflit

Avant de me rendre en Terre Sainte en juin dernier, pour visiter les consacrés et consacrées présents sur cette terre bénie et déchirée, j'ai voulu lire la Lettre que le cardinal Pierbattista Pizzaballa, Patriarche latin de Jérusalem, a adressée à son diocèse le 25 avril 2026. *« Ils retournèrent à Jérusalem avec une grande joie »* est le titre de cette magnifique, intense et douloureuse méditation, remplie de réalisme lucide, d'espérance évangélique et de l'amour d'un véritable pasteur qui demeure jusqu'au bout avec son troupeau, qui vit dans sa propre chair et dans son propre cœur ses souffrances et ses joies, qui partage ses fatigues, ses questions et ses perplexités et les met en dialogue avec la foi humble et sincère de celui qui ne prétend pas avoir toutes les réponses, mais s'abandonne à Dieu avec une pleine confiance.

La lecture et la méditation de cette lettre m'ont fait beaucoup de bien. Je l'ai reçue dans mon cœur non seulement comme une aide précieuse pour me préparer au voyage en Terre Sainte, mais aussi comme une lumière pour lire de manière évangélique la logique de division du conflit, de la violence, de la polarisation, du mal qui traverse non seulement les zones de guerre déclarée, mais aussi certaines dynamiques internationales, sociales, communautaires, interpersonnelles et intrapersonnelles que nous sommes trop souvent amenés à vivre et que, peu après, l'encyclique *Magnifica humanitas* allait approfondir.

La Lettre ne s'attarde pas tellement sur des analyses sociopolitiques, mais se développe autour d'une question claire et profonde :

« Comment demeurer chrétiens, en tant qu'assemblée ecclésiale, à l'intérieur de cette situation de conflit – politique, militaire, spirituel – dont nous savons qu'elle durera encore de nombreuses années ? Elle fait désormais partie intégrante de la vie ecclésiale, de l'existence ordinaire de chacun de nous. Malheureusement, il fait désormais partie de la culture de cette Terre.

Il ne s'agit donc pas d'un moment à dépasser, mais du lieu dans lequel notre Église est appelée à mettre en œuvre sa mission spécifique de communauté de croyants dans le Christ.

Dans cette Terre où les frontières identitaires sont si fortement marquées, notre être chrétien doit devenir le témoignage d'une manière particulière de vivre également au cœur de la controverse et trouver une expression visible et reconnaissable dans ce que nous disons et faisons.

Nous sommes appelés à offrir une interprétation du temps présent selon une perspective chrétienne qui nous distingue de manière claire et reconnaissable.

Face à ce désordre, la question décisive n'est pas de savoir comment en sortir ou comment le résoudre, mais comment l'habiter en tant que croyants, sans nous laisser absorber par sa logique et sans renoncer à la responsabilité d'un témoignage évangélique.

C'est pourquoi le moment est venu de lever les yeux et de nous demander ce que le Seigneur nous dit à travers tout cela, en nous laissant attirer par une lumière qui vient d'en haut. Nous avons besoin de contempler le rêve de Dieu pour sa ville »[18].

Comment demeurer chrétiens **à l'intérieur** du conflit, de la controverse, de la tension, du désordre ? Comment l'habiter comme croyants, sans nous laisser absorber par sa logique ? Comment interprétons-nous le temps présent ?

Avec quelle « sagesse » lisons-nous **de l'intérieur** la grande ou petite histoire que nous vivons, ainsi que les récits, les paradigmes et les dynamiques qui la soutiennent et la mettent en mouvement ?

Ce sont des questions importantes. Non seulement en Terre Sainte, mais quelle que soit la *terre sacrée* que nous sommes appelés à habiter : le pays où nous vivons, la culture que nous respirons et qui circule en nous, notre environnement quotidien, notre Institut, la terre de nos relations, la terre de notre cœur, souvent divisée par des éléments qui s'affrontent les uns les autres.[19]

Je voudrais ici seulement évoquer brièvement quelques pistes que cette Lettre nous offre, en vous invitant à la lire intégralement si vous ne l'avez pas encore fait. Il s'agit en effet d'un texte qui, par sa profondeur, sa lucidité et son intense charge spirituelle, a beaucoup à dire non seulement à ceux qui se trouvent en Terre Sainte, mais à toute personne qui désire reconnaître et « demeurer à l'intérieur » des tensions, des luttes et des oppositions qui traversent notre époque, et y demeurer de manière chrétienne.

Le cardinal Pizzaballa propose aux chrétiens de s'arrêter sur les images puissantes de l'Écriture qui dessinent l'identité profonde de Jérusalem – et, par conséquent, l'identité et la mission de l'Église – contenues dans la vision de Jean de la Jérusalem céleste, décrite dans les deux derniers chapitres de l'Apocalypse.

Arrêtons-nous un instant sur deux de ces images.

3.2.1 La lumière de l'Agneau

Dans la Jérusalem céleste, il n'y a pas de temple. Il y a une lumière, celle de l'Agneau (cf. Ap 21, 22 ss.).

« La présence de Dieu dans la ville n'est pas encombrante, volumineuse ; elle ne s'impose pas. Dieu est présent comme une lampe qui éclaire. Il est présent comme Celui qui donne la possibilité d'avoir une perspective différente et, par conséquent, une nouvelle manière de vivre ; Il éclaire les relations, la vie, toutes choses.

Si la lampe est l'Agneau, cela signifie qu'il s'agit d'une lumière "pascale" : c'est la lumière de Celui qui a donné sa vie par amour, gratuitement et sans condition.

Pâques inaugure une nouvelle manière de voir la réalité. C'est l'expérience pascale qui permet de voir la vie même là où nos yeux de chair ne voient que la mort, la défaite ou la dévastation.

Ce passage de l'Apocalypse nous fait accomplir un pas supplémentaire, au-delà du critère de la possession, des espaces étouffants, des frontières fermées et de la propriété idolâtrée […] La lumière ne se possède pas : elle s'accueille et se diffuse. Elle devient ainsi le critère avec lequel lire la réalité et orienter les choix.

Avec quels yeux, avec quel état d'esprit regardons-nous les autres, surtout ceux qui ne sont pas "des nôtres" ? Avec confiance ou avec peur ou, pire encore, avec mépris ?

Exercer nos yeux à cette lumière – qui est la vie – devient la première tâche de celui qui désire appartenir à cette ville.

Cela signifie reconnaître chaque personne – le pauvre, l'étranger et même l'ennemi – comme une créature faite à l'image et à la ressemblance de Dieu, les regarder comme on regarde Dieu.

C'est le même style que celui de l'Agneau qui illumine la ville : une autorité qui s'exprime dans le don de soi et qui transforme le pouvoir en service, et non en possession et en domination »[20].

3.2.2 Le fleuve d'eau vive et l'arbre de vie

Une deuxième image, riche d'une symbolique profonde, révèle la vocation thérapeutique de Jérusalem. Du trône de Dieu et de l'Agneau jaillit un fleuve d'eau vive, limpide comme du cristal. Au milieu de la place de la ville et sur les rives du fleuve pousse un arbre de vie qui donne du fruit chaque mois et dont les feuilles servent à *guérir les nations* (cf. Ap 22, 1-2).

« Voilà la tâche ultime et sublime de Jérusalem. […]

La mission de Jérusalem ne s'épuise pas à l'intérieur de ses murs ; elle n'est pas enfermée derrière ses portes. La source d'eau vive qui jaillit du cœur de l'Agneau irrigue le monde entier. Jérusalem est une ville "en sortie", appelée à porter du fruit pour l'humanité. Ce qu'elle a reçu d'en haut doit être partagé avec tous. Elle possède une mission spécifique, qui n'appartient qu'à elle : "guérir les nations". Guérir de quoi? Le texte ne le dit pas, parce qu'il n'indique pas une seule blessure, mais la racine même de la vie blessée. Il dit cependant que ce qui guérit, c'est son être vivant, sa participation à la vie de Dieu. […]

La Terre Sainte, et la petite communauté chrétienne vulnérable qui y habite, a beaucoup à partager. Elle ne possède ni pouvoir militaire ni pouvoir économique, mais elle puise dans l'Agneau la douceur de celui qui, selon la béatitude évangélique, héritera de la terre.

Elle possède la force de l'amour qui se donne, la seule force que le mal ne puisse vaincre.

Racheter les conséquences du conflit – la haine, la peur, la "mémoire toxique" – est la tâche spécifique et sublime de l'Église de Jérusalem pour le monde entier. Ses racines plongent dans la géographie du salut, mais son regard est universel : être pour le monde non pas une utopie, mais la semence d'une ville réelle, la ville située sur la montagne (cf. Mt 5, 14), qui rayonne de la lumière du Christ sur toutes les nations, où les hommes apprennent l'art du pardon, la force de l'égalité et la joie du service.

C'est surtout le courage du pardon qui constitue le remède le plus puissant, capable d'apporter la guérison ; c'est aussi le témoignage le plus authentique que notre communauté puisse offrir aux peuples de cette Terre.

Il ne s'agit pas de servir de pont entre deux parties en conflit, comme si les chrétiens étaient appelés à jouer le rôle de médiateurs de l'extérieur. Ce n'est pas leur rôle. Les chrétiens de Terre Sainte ne sont ni un tiers indésirable, ni un coussin neutre entre Israéliens et Palestiniens, ni un corps séparé de leurs frères non chrétiens. Ils sont plutôt ***sel, lumière et levain à l'intérieur des sociétés auxquelles ils appartiennent pleinement****.*

Pour la plupart citoyens palestiniens ou jordaniens, Arabes chrétiens, mais aussi Chypriotes et Israéliens, ils partagent l'histoire, la langue, les blessures et les aspirations de leurs peuples. Ils ne sont pas appelés à se réfugier dans une enclave protégée, ni à fuir, mais à vivre pleinement leur vocation : demeurer au cœur de la société, en partageant son destin, pour la faire fermenter de l'intérieur avec une vision de l'homme – et de la vie sociale – enracinée dans l'Évangile.

Ils n'offrent pas au monde une utopie abstraite, mais la semence – fragile, concrète, parfois presque invisible – d'une ville possible. Une ville qui lève d'en bas, dans la pâte du quotidien partagé avec leurs concitoyens musulmans et juifs, et qui montre que la coexistence, le pardon et la réconciliation sont possibles. Pour tous. »

Nous pouvons nous demander :

- Que se passe-t-il en moi lorsque je contemple les images proposées dans la Lettre ?
- À travers quelles lentilles, quels paradigmes, quels schémas intérieurs est-ce que je lis et interprète la réalité dans laquelle je vis ?
- Quelle est la lumière qui éclaire mon être dans le monde ?
- Quels « fleuves » jaillissent de moi, de nous ? Quelles énergies, pensées, sentiments, paroles, actions, mouvements ?
- Qu'est-ce qui grandit sur la « place » de mon cœur ? Qu'est-ce que les forces qui circulent en moi irriguent et nourrissent ?
- Dans ces images, est-ce que je trouve quelque chose de particulier qui interpelle ma vocation de consacré(e) séculier(ère) ?

4. Le cœur et les antennes

Dans le message adressé à la Conférence italienne des Instituts séculiers, le 23 octobre 2017, le pape François s'exprimait ainsi :

« Votre vocation et votre mission consistent à être attentifs, d'une part, à la réalité qui vous entoure, en vous demandant toujours : « Que se passe-t-il ? », sans vous arrêter à ce qui apparaît à la surface, mais en allant plus en profondeur ; et, en même temps, au mystère de Dieu, pour reconnaître où Il se manifeste. Attentifs au monde, le cœur immergé en Dieu »[21].

Dans la Lettre adressée à la Présidente de la Conférence mondiale des Instituts séculiers, le 2 février 2022, le pape François invitait les consacrés et consacrées séculiers à être des « antennes réceptives qui transmettent des messages »[22], « prêtes à saisir les germes de nouveauté suscités par l'Esprit Saint »[23], en utilisant une image qu'il avait déjà proposée dans un discours antérieur.

Attentifs au monde, le cœur immergé en Dieu. Antennes réceptives, qui saisissent les germes de nouveauté suscités par l'Esprit et qui transmettent des messages. Ce sont des images qui parlent d'enracinement et de respiration, de profondeur et d'ouverture, de solidité et de sensibilité, de mémoire et de prophétie.

Laissons-nous inspirer par la lumière chaleureuse et douce de deux personnages qui peuvent nous aider à approfondir ces intuitions du pape François.

Deux personnages que le pape François comme le pape Léon XIV ont proposés à notre attention, à nous consacrés et consacrées, à l'occasion de la célébration de la Journée mondiale de la Vie consacrée : **Syméon et Anne**.

« Lorsque furent accomplis les jours de leur purification rituelle, selon la loi de Moïse, les parents de Jésus l'amenèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur – comme il est écrit dans la Loi du Seigneur : Tout garçon premier-né sera consacré au Seigneur – et pour offrir en sacrifice un couple de tourterelles ou deux petites colombes, comme le prescrit la Loi du Seigneur.

Or, à Jérusalem, il y avait un homme appelé Syméon. C'était un homme juste et religieux, qui attendait la Consolation d'Israël, et l'Esprit Saint était sur lui. Il avait été averti par l'Esprit Saint qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur.

Poussé par l'Esprit, Syméon vint au Temple. Et, au moment où les parents introduisaient l'enfant Jésus pour accomplir les rites de la Loi qui le concernaient, Syméon, lui aussi, le reçut dans ses bras et bénit Dieu en disant :

"Maintenant, ô Maître souverain, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix, selon ta parole. Car mes yeux ont vu le salut que tu préparais à la face des peuples : lumière qui se révèle aux nations et donne gloire à ton peuple Israël."

Le père et la mère de l'enfant s'étonnaient de ce qui était dit de lui. Syméon les bénit, puis il dit à Marie sa mère : "Voici que cet enfant provoquera la chute et le relèvement de beaucoup en Israël. Il sera un signe de contradiction – et toi, ton âme sera traversée d'un glaive –, afin que soient dévoilées les pensées qui viennent du cœur d'un grand nombre."

Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était très avancée en âge. Après sept ans de mariage, elle était devenue veuve et était parvenue à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle ne s'éloignait pas du Temple, servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et la prière. Survenant à cette heure même, elle proclamait les louanges de Dieu et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem » (Lc 2, 22-38).

Syméon et Anne nous introduisent dans la dimension de la **prophétie**.

« Le prophète, dans la Bible, est par excellence un messager du Dieu transcendant et personnel. […] Les termes par lesquels le prophète est désigné sont nombreux. Il est appelé 315 fois nabî', probablement "appelé", donc mû par une irruption divine dans sa vie, comme le rappelle l'un d'eux, Amos (VIIIe siècle av. J.-C.) : "Je n'étais pas prophète ni fils de prophète ; j'étais bouvier et je soignais les sycomores. Mais le Seigneur m'a saisi quand j'étais derrière mon troupeau et c'est lui qui m'a dit: 'Va, prophétise à mon peuple Israël !'"

Une autre définition est celle d'"homme de Dieu", répétée 76 fois, surtout pour Élie et Élisée, les premiers prophètes au sens strict, dont nous n'avons pas reçu les écrits, mais seulement des récits biographiques ponctués de récits merveilleux, recueillis dans les Livres des Rois.

Il y a également le terme hôzeh, "visionnaire" (16 fois), auquel on peut rapprocher ro'eh, "voyant" (11 fois) : on souligne ici davantage le don d'une vision transcendante qui révèle en son sein un message divin.

Mais l'ancienne version grecque de la Bible, appelée des Septante, et le Nouveau Testament ont adopté le terme grec prophètes, qui contient le verbe phêmi, "parler", et la préposition pro, qui renvoie à trois significations utiles pour définir la mission prophétique : "à la place de", "devant", "avant".

La première signification est décisive : le prophète parle "au nom de Dieu", il en est le porte-parole auprès des hommes.

Précisément en raison de cette fonction, le prophète est un homme du présent et non pas tant un devin d'un avenir inconnu. Il est impliqué dans l'histoire, dans la société, dans les drames de son temps »[24].

Syméon et Anne : deux personnages **prophétiques** qui apparaissent comme des étincelles de lumière dans l'Évangile de Luc, dans l'épisode de la présentation de Jésus au Temple, pour disparaître aussitôt après. La scène évangélique est caractérisée par plusieurs mouvements. Il y a le mouvement de l'attente, qui chez Syméon exprime la vigilance et l'attention aimante à l'Esprit.

L'Esprit le touche, l'habite, le met en mouvement. Il met en mouvement son corps, son esprit, son cœur, ses sens extérieurs et intérieurs, ouverts, extrêmement actifs, affinés par le désir amoureux. Syméon est une antenne vivante, extrêmement sensible.

Le pape François, dans une catéchèse sur la figure de Syméon, disait :

« Nous apprenons que la fidélité dans l'attente affine les sens. Nous le savons d'ailleurs : l'Esprit Saint fait précisément cela : il illumine les sens. Dans l'ancien hymne Veni Creator Spiritus*, par lequel nous invoquons encore aujourd'hui l'Esprit Saint, nous disons :* "Accende lumen sensibus"*, allume une lumière dans les sens, illumine nos sens. L'Esprit est capable de faire cela : il aiguise les sens de l'âme.*[25]

L'Esprit Saint – ce sont encore les paroles du Saint-Père – *est l'acteur principal de la scène : c'est Lui qui fait brûler dans le cœur de Syméon le désir de Dieu ; c'est Lui qui ravive dans son âme l'attente ; c'est Lui qui pousse ses pas vers le Temple et rend ses yeux capables de reconnaître le Messie, même lorsqu'il se présente comme un enfant petit et pauvre. Voilà ce que fait l'Esprit Saint : il rend capables de discerner la présence de Dieu et son œuvre non pas dans les grandes choses, dans l'apparence spectaculaire, dans les manifestations de force, mais dans la petitesse et la fragilité. Pensons à la croix : là aussi, il y a petitesse, fragilité, et même drame. Mais c'est là que se trouve la force de Dieu. […]*

Que voient nos yeux ? Syméon, mû par l'Esprit, voit et reconnaît le Christ. Et il prie en disant : "Mes yeux ont vu ton salut" (v. 30). Voilà le grand miracle de la foi : elle ouvre les yeux, transforme le regard, change la perspective. Comme nous le savons à travers tant de rencontres de Jésus dans les Évangiles, la foi naît du regard compatissant avec lequel Dieu nous regarde, faisant fondre les duretés de notre cœur, guérissant ses blessures, nous donnant des yeux nouveaux pour nous voir nous-mêmes et voir le monde. Des yeux nouveaux sur nous-mêmes, sur les autres, sur toutes les situations que nous vivons, même les plus douloureuses. Il ne s'agit pas d'un regard naïf. Non. Il s'agit d'un regard de sagesse.

Le regard naïf fuit la réalité ou fait semblant de ne pas voir les problèmes ; il s'agit au contraire d'yeux qui savent "voir à l'intérieur" et "voir au-delà", qui ne s'arrêtent pas aux apparences, mais savent aussi entrer dans les fissures de la fragilité et des échecs pour y discerner la présence de Dieu. Les yeux âgés de Syméon, malgré la fatigue des années, voient le Seigneur, voient le salut »[26].

Anne est une femme, veuve, âgée : une figure faible, sans pouvoir ni grandeur. Elle est appelée prophétesse. La prophétie passe à travers la fragilité de cette créature, qui laisse Dieu transparaître.

Anne nous rappelle d'autres femmes de la Bible, comme Élisabeth et Noémi : des femmes fragiles, âgées, saisies et transformées par une Force qui vient d'en haut.

« Elle ne s'éloignait jamais du Temple » : Anne demeure dans la maison de Dieu ; c'est ici qu'elle a ses racines. Elle habite le Temple, elle habite là où Dieu habite. Anne est une femme au cœur immergé en Dieu et, à partir de cette perspective, elle regarde la réalité, la lit et l'interprète.

« Servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et la prière » : Anne jeûne. Elle jeûne de tout ce qui n'est pas Dieu et ne vient pas de Dieu. Anne, la prophétesse, se nourrit de Dieu. Anne se meut et vit en Dieu et, dans l'espace amoureux de cette relation si intime et vitale, elle est initiée à lire la réalité avec le regard de Dieu, découvrant dans de fragiles signes la Rédemption, la Vie, le Salut. Et pas seulement cela. Précisément parce qu'elle est enracinée en Dieu, précisément parce que son cœur est immergé en Lui, dans son Amour, Anne devient elle-même signe de Dieu, transparence de Dieu.

Libérée de tout ce qui n'est pas de Dieu, la personne frêle d'Anne devient louange, annonce, prophétie de son Amour : *« Elle se mit, elle aussi, à louer Dieu et à parler de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem. »*

Nous pouvons nous demander :

- Que se passe-t-il en moi lorsque je contemple le tableau biblique de Syméon et d'Anne ?

- Que m'inspire-t-il ?

5. Deux champs

Le pape Benoît XVI reconnaissait que la forme du développement du caractère séculier de votre consécration se trouve dans « la relation profonde avec les signes des temps que vous êtes appelés à discerner, personnellement et communautairement, à la lumière de l'Évangile. À plusieurs reprises, ce discernement a été identifié avec autorité comme étant précisément votre charisme, afin que vous puissiez être un laboratoire de dialogue avec le monde, ce "laboratoire d'expérience dans lequel l'Église vérifie les modalités concrètes de ses relations avec le monde" (Paul VI, *Discours aux Responsables généraux des Instituts séculiers, Insegnamenti,* XIV, 1976, p. 676). C'est précisément de là que découle l'actualité persistante de votre charisme, parce que **ce discernement doit se faire non pas de l'extérieur de la réalité, mais de l'intérieur, à travers une implication pleine et entière** »[27].

À la lumière de la réflexion que nous menons ici, nous pouvons lire l'appel des consacrés et consacrées séculiers précisément dans la perspective du **discernement de l'intérieur** des mouvements qui traversent l'histoire, des récits, des paradigmes, des modèles et des archétypes profonds qui soutiennent les structures et les dynamiques des personnes, des relations, des groupes et des sociétés.

Personnes au cœur immergé en Dieu et aux « antennes » affinées et sensibles aux mouvements qui se déploient dans l'aujourd'hui de l'humanité, les consacrés séculiers perçoivent et distinguent la voix, le murmure, la brise de l'Esprit de Dieu, qui est Amour, des voix et des forces qui ne viennent pas de l'Amour et qui étouffent la vie.

Comme « levain de sagesse »[28] qui, humblement et inlassablement, contribue à faire fermenter le Royaume dans l'histoire, ils perçoivent, discernent, choisissent, vivent, signalent et accompagnent le mouvement de l'Amour dans leur propre existence et dans celle des autres, dans les événements petits et grands.

L'encyclique *Laudato si'* du pape François indiquait deux paradigmes et, à partir d'eux, deux chemins humains et spirituels qui habitent notre époque : le modèle technocratique et l'écologie intégrale. Le paradigme technocratique : *« met en relief une conception du sujet qui, progressivement, dans le processus logico-rationnel, comprend et, de cette manière, possède l'objet qui se trouve à l'extérieur. Ce sujet s'exprime dans l'établissement de la méthode scientifique avec son expérimentation, qui est déjà explicitement une technique de possession, de domination et de transformation. C'est comme si le sujet se trouvait face à une réalité informe, totalement disponible à sa manipula- tion »*[29].

Dans ce modèle, aujourd'hui dominant, les mouvements que l'on retrouve le plus sont ceux de posséder, saisir, dominer, manipuler, extraire, presser, exploiter, consommer, jeter. Il s'agit d'une logique qui imprègne l'économie, la politique, mais également la relation de l'être humain avec la création, avec les autres êtres humains, avec lui-même et avec Dieu.

Le modèle de l'écologie intégrale, comme paradigme conceptuel et comme chemin spirituel[30], trouve sa représentation vivante et vibrante en saint François d'Assise, « l'exemple par excellence du soin de ce qui est fragile et d'une écologie intégrale vécue avec joie et authenticité ».[31] Les mouvements qui la caractérisent sont ceux de la réciprocité, de la convivialité, de la communion, du soin, de l'humilité saine, d'une heureuse sobriété, de la contemplation, de la gratitude, de la simplicité, du don donné et reçu, du service.

L'approche de l'écologie intégrale comprend un regard contemplatif, capable de saisir que tout est en relation, que tout est lié ; la réalité est un mystère que l'on ne peut dominer : *« le monde est plus qu'un problème à résoudre, il est un mystère joyeux que nous contemplons dans la joie et la louange »*[32].

Dans cette perspective : *« Les créatures de ce monde ne peuvent pas être considérées comme un bien sans propriétaire : "Elles sont à toi, Seigneur, ami de la vie" (Sg 11, 26). Cela conduit à la conviction que, ayant été créés par le même Père, nous tous, êtres de l'univers, sommes unis par des liens invisibles et formons une sorte de famille universelle, une communion sublime qui nous pousse à un respect sacré, affectueux et hum- ble »*[33].

Le pape Léon XIV, dans *Magnifica humanitas*, identifie deux logiques opposées qui habitent notre époque, en les évoquant à travers des images bibliques : « *d'un côté, la tentation de construire la tour de Babel, en faisant confiance à la puissance et à l'orgueil ; de l'autre, la patience de reconstruire Jérusalem, comme au temps de Néhémie, "morceau par morceau", en prenant soin de l'humain et du bien commun.*

Si nous regardons les dynamiques mondiales, nous reconnaissons de plus en plus clairement l'expansion d'une culture de la puissance, faite de polarisations et de violences »[34].

D’autre part, le Saint-Père relève :

« Même dans les nuits les plus sombres, le Seigneur suscite des hommes et des femmes capables de ne pas se résigner et de persévérer dans le bien : des personnes qui protègent les plus fragiles et ouvrent des passages vers la réconciliation. La mémoire des saints et des justes, des bâtisseurs de paix souvent oubliés, montre que la grâce n’élimine pas le conflit par un geste magique, mais qu’elle engendre une résistance active au mal et une créativité surprenante dans le bien.

Les chrétiens voient les ténèbres et les appellent par leur nom, mais ils ne restent pas immobiles à les contempler : ils connaissent la lumière et savent que les ténèbres ne l’ont pas accueillie et ne peuvent pas la vaincre (cf. Jn 1, 5). C’est pourquoi ils servent le bien même là où la douleur semble avoir le dernier mot, soutenus par une espérance théologale qui donne à la réalité un horizon et une direction »[35].

Magnifica humanitas, reprenant les deux paradigmes, repropose des principes et des critères évangéliques pour *« reconnaître ce qui humanise ou déshumanise, ce qui libère ou opprime, à l’intérieur de situations toujours nouvelles »*[36], pour discerner quand le développement est humain et intégral et quand il ne l’est pas, en identifiant précisément dans l’écologie intégrale un critère décisif pour vérifier l’authenticité d’un développement humain intégral.[37] Le pape Léon XIV, mettant en contraste les deux logiques opposées évoquées par les images bibliques, décrit comme la Babel moderne « l’expansion d’une culture de la puissance, faite de polarisations et de violences » et, d’autre part :

«une grande partie de l’humanité qui cherche à rester humaine et à œuvrer pour construire la ville de la coexistence et de la paix. Nous en sommes tous souvent les artisans inconscients et les architectes désunis, capables d’élans généreux mais dépourvus d’une vision d’ensemble : c’est une construction plus lente, moins visible et moins spectaculaire, qui attend d’être mieux comprise et mieux coordonnée pour devenir ainsi l’engagement conscient et articulé de chaque communauté, de la famille au gouvernement des États et à leurs relations. C’est à cet horizon d’engagement, à ce chantier d’espérance, que nous donnons le nom de « civilisation de l’amour ».[38]

Le paradigme technocratique et l’écologie intégrale évoqués par le pape François comme deux logiques opposées ; la construction de la tour de Babel et la reconstruction des murailles de Jérusalem, la culture de la puissance et la civilisation de l’amour évoquées par le pape Léon XIV comme deux dynamiques qui traversent l’histoire ; les images de Babylone, ville « sans ciel, et donc sans Dieu – enfermée dans un horizon purement humain et terrestre, donc destinée à la ruine »[39], et de Jérusalem, ville du « Ciel nouveau », ville habitée par Dieu, ville aux portes ouvertes[40], proposées par le cardinal Pizzaballa dans sa réflexion sur la Terre Sainte et sur les dynamiques qui l’habitent.

Ce sont des images, des modèles et des récits qui indiquent des critères permettant de discerner entre les mouvements animés par l’Amour et ceux animés par le non-amour.

Entre la voix de l’Esprit de Dieu et la voix d’autres esprits.

Entre ce qui humanise et ce qui déshumanise.

Entre ce qui donne la vie et libère et ce qui donne la mort et enchaîne.

Entre les forces violentes et insidieuses qui oppriment, dominent, asservissent et prétendent éliminer la fragilité de notre existence, et les énergies douces et bonnes qui soulèvent, guérissent, prennent soin, atteignent comme un baume vivifiant nos blessures, caressent avec tendresse nos fragilités, embrassent avec respect et compassion notre chair fragile et, de l'intérieur, la régénèrent.

À ce point de notre réflexion, il m'est spontané de me rappeler un passage clé du parcours des *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola. Ignace, au cours de la « deuxième semaine », propose l'exercice des *deux étendards*. Il s'agit d'un exercice typiquement ignatien, caractérisé par la dynamique de l'évaluation, du discernement, de l'examen et du choix, en reconnaissant, d'un côté, les tromperies de l'ennemi et, de l'autre, la vraie vie que le Christ indique.

Cet exercice représente une pierre angulaire, une vision de la réalité qui devient la matrice pédagogique et spirituelle du chemin de celui qui fait les Exercices dans le processus de réordonner tout son être au Christ, en réponse reconnaissante à l'Amour ressenti, accueilli et embrassé.

L'image de deux villes est précisément proposée : Babylone et Jérusalem, leurs deux « champs » respectifs, leurs deux étendards, expressions de deux logiques opposées : celle de l'ennemi et celle du Christ.

En imaginant les caractéristiques des deux étendards et en considérant les actions, les paroles et les dynamiques des deux « chefs », la personne est accompagnée pour « descendre » dans le champ de sa propre vie – dans ses dynamiques, ses logiques, ses schémas interprétatifs, ses paradigmes, etc. – et pour considérer les forces qui la mettent en mouvement.

Elle discerne ce qui appartient à la logique et à la dynamique de l'ennemi, souvent dissimulée sous des apparences de bien, de ce qui appartient à la dynamique du Royaume, et elle demande la grâce d'être reçue sous l'étendard du Christ, dans un mouvement au caractère profondément pascal, qui se distingue par les traits de la pauvreté, de l'abaissement et de l'humilité.[41]

Dans les images et les modèles identifiés dans *Laudato si'* et *Magnifica humanitas*, on peut retrouver l'écho actuel de ce qu'Ignace présente, à travers le langage et les catégories propres à son époque et à sa culture, et redécouvrir aujourd'hui l'appel, le défi et l'urgence évangélique d'un discernement sérieux et approfondi des dynamiques, des logiques, des modèles et des paradigmes qui animent et structurent de l'intérieur la vie personnelle et sociale.

6. Conclusion

Vivre à l'intérieur. Vivre à l'intérieur de Dieu, immergés en Lui, totalement ouverts à son Esprit.

Vivre à l'intérieur de nous-mêmes, en écoutant et en reconnaissant les mouvements de notre cœur, les voix qui l'atteignent, pour nous nourrir de tout ce qui est Amour et jeûner de ce qui ne l'est pas.

Vivre à l'intérieur du monde, jusqu'à en atteindre les racines, comme des antennes extrêmement sensibles et affinées qui repèrent les dynamiques, les paradigmes, les logiques qui traversent la grande ou la petite histoire, les discernent, les appellent par leur nom, les embrassent ou les repoussent en prenant l'Évangile comme critère.

Vivre à l'intérieur, c'est « entrer dans le combat », entrer pleinement dans la lutte vitale qui traverse l'univers, dans cette dynamique de travail et d'enfantement, dans ce mystère pascal.

C'est en garder une mémoire vivante.

C'est participer ici et maintenant, dans notre propre chair, à ce que le cœur du monde est en train de vivre.

C'est vivre en soi la Pâque de l'Agneau.

C'est devenir avec Lui et en Lui d'humbles et très humains canaux de jonction entre le Ciel et la Terre.

C'est entrer dans la lutte en refusant de nous laisser enrôler par la violence, en demeurant fermes, ancrés dans la force désarmée et douce de l'Amour.

C'est laisser couler en nous le remède bienfaisant et rouge qui guérit le monde : le pardon.

C'est devenir des personnes-remèdes, fragiles feuilles de l'arbre de vie, silencieuses et discrètes, qui, broyées et transformées en baume, en onguent, en nourriture et en boisson, guérissent les nations (cf. Ap 22, 1-2), pénétrant jusqu'aux racines de la vie blessée, se laissant porter par le courant de l'amour divin, qui descend jusqu'au point le plus fragile de l'histoire humaine et la régénère en profondeur.[42]

Que la Mère de Dieu et notre Mère nous soutienne et nous soutienne tous, Elle qui a accueilli la Vie dans son sein, Elle qui, dans le *Magnificat*, a lu l'histoire depuis les profondeurs du mystère de Dieu et nous accompagne pour vivre à l'intérieur sans peur, désarmés et confiants, dans l'humble et joyeux abandon à son Fils, le Seigneur, qui aujourd'hui, précisément ici, maintenant, fait toutes choses nouvelles.

Sœur Simona Brambilla, MC
Madrid, 19 août 2026

(Traduction non-officielle)

- - - - -

NOTES

1 LEONE XIV, Lettera Enciclica *Magnifica humanitas*, Roma 15 maggio 2026, n. 34 (da ora innanzi *MH*).

2 FRANCESCO, *Discorso ai partecipanti all'incontro promosso dalla Conferenza Mondiale degli Istituti Secolari CMIS)*, Vaticano 25 agosto 2022.

3 *MH*, n. 210.

4 LEONE XIV, *Angelus*, Castel Gandolfo19 luglio 2026.

5 Ibidem.

6 CONGREGAZIONE PER GLI ISTITUTI DI VITA CONSACRATA E LE SOCIETÀ DI VITA APOSTOLICA, *Consacrazione e Secolarità. Lettera ai Vescovi della Chiesa Cattolica sugli Istituti Secolari,* Vaticano 4 giugno 2017, n. 3.

Grassetto nostro.

7 PAOLO VI, Esortazione apostolica *Evangelii nuntiandi*, Vaticano 8 dicembre 1975, n. 70 (da ora innanzi *EN*).

8 PAOLO VI, *Discours au Conseil exécutif de la Conférence Mondiale des Instituts Séculiers*, Vaticano 25 agosto1976. Cfr. anche CONGREGAZIONE PER GLI ISTITUTI DI VITA CONSACRATA E LE SOCIETÀ DI VITA APOSTOLICA, *Consacrazione e Secolarità. Lettera ai Vescovi della Chiesa Cattolica sugli Istituti Secolari,* Vaticano 4 giugno 2017, n. 2.

9 *EN*, n. 20.

10 *EN*, n.18.

11 *EN*, n. 19.

12 A.C. MILMANDA, *La vita interculturale come segno di speranza profetica,* Relazione tenuta all'Assemblea Plenaria dell'Unione Internazionale delle Superiore Generali (UISG), Roma 6-10 maggio 2019, p. 4.

13 CONCILIO VATICANO II, Costituzione pastorale sulla Chiesa nel mondo contemporaneo *Gaudium et spes***,** Roma 1965, n. 53 (da ora innanzi *GS*).

14 H. CARRIER, *Dizionario della cultura per l'analisi culturale e l'inculturazione,* Città del Vaticano 1997*,* p. 122.

15 A.C. MILMANDA, *La vita interculturale come segno di speranza profetica,* Relazione tenuta all'Assemblea Plenaria dell'Unione Internazionale delle Superiore Generali (UISG), Roma 6-10 maggio 2019, p. 5.

16 *EN*, n. 20. Grassetto nostro.

17 F. HOARE, «Il processo interculturale e la formazione di comunità cristiane», in F. IMODA, ed., *Antropologia interdisciplinare e formazione,* Bologna 1997, p. 538.

18 P. PIZZABALLA, *«Tornarono a Gerusalemme con grande gioia». Una proposta per vivere la vocazione della Chiesa in Terra Santa,* 25 aprile 2026. Disponibile su: https://www.lpj.org/it/news/letter-to-the-diocese

19 Cfr. *GS,* n. 10.

20 P. PIZZABALLA, *«Tornarono a Gerusalemme con grande gioia». Una proposta per vivere la vocazione della Chiesa in Terra Santa,* 25 aprile 2026, Parte seconda, 4. Disponibile su: https://www.lpj.org/it/news/letter-to-the-diocese

21 FRANCESCO, *Messaggio ai partecipanti alla Conferenza Italiana degli Istituti Secolari,* Vaticano 23 ottobre 2017.

22 FRANCESCO, *Lettera alla Sig.a Jolanta Szpilarewicz, Presidente della Conferenza mondiale degli IstitutiSecolari in occasione del 75° anniversario della Costituzione apostolica Provida Mater Ecclesia*, Roma 2febbraio 2022.

23 FRANCESCO, *Udienza ai partecipanti all'incontro promosso dalla Conferenza Italiana degli Istituti Secolari,* Vaticano 10 maggio 2014.

24 G. RAVASI, *NABÎ': profeta*, https://www.famigliacristiana.it/riflessioni/ravasi/nabi-profeta-yem1vrrx 26 agosto 2021.

25 FRANCESCO, *Udienza generale*, Aula Paolo VI, 30 marzo 2022.

26 FRANCESCO, *Omelia alla Messa della festa della Presentazione del Signore nella XXVI Giornata Mondiale della Vita Consacrata*, Basilica di San Pietro, 2 febbraio 2022.

27 BENEDETTO XVI, *Discorso ai partecipanti alla Conferenza Mondiale degli Istituti Secolari,* Vaticano 3 febbraio

2007. Grassetto nostro.

28 GIOVANNI PAOLO II, Esortazione apostolica post-sinodale *Vita consecrata*, Roma 25 marzo 1996**,** n. 10.

29 FRANCESCO, Lettera Enciclica *Laudato si'*, Roma 24 maggio 2015, n. 106 (da ora innanzi *LS*).

30 Cfr. G. COSTA – P. FOGLIZZO, «L'ecologia integrale», in: *Aggiornamenti Sociali*, agosto-settembre 2015, pp. 541-548.

31 *LS*, n. 10.

32 *LS*, n. 12.

33 *LS*, n. 89.

34 *MH*, nn. 184-185.

35 *MH*, n. 211.

36 MH, n. 36.

37 Cfr. *MH*, n. 84.

38 *MH*, n. 185.

39 P. PIZZABALLA, *«Tornarono a Gerusalemme con grande gioia». Una proposta per vivere la vocazione della Chiesa in Terra Santa,* 25 aprile 2026, parte seconda, 1. Disponibile su: https://www.lpj.org/it/news/letter-to-the-diocese

40 Cfr. Ibidem.

41 Cfr. IGNAZIO DI LOYOLA, *Esercizi Spirituali*, [136] - [148].

42 Cfr. *MH*, n. 232.